

Rolbiecki, Waldemar

Le mouvement scientifique social et son rôle dans l'évolution de la science

Organon 18 19, 197-204

1982 1983

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Waldemar Rolbiecki (Pologne)

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE SOCIAL
ET SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION
DE LA SCIENCE*

1

Pour examiner l'histoire séculaire de toute activité scientifique — c'est-à-dire, la réalisation des recherches scientifiques, leur orientation et leur organisation, l'enseignement supérieur, la publication des travaux scientifiques, la participation à des discussions scientifiques et leur organisation, la propagation du savoir de la science, et d'autres actions possibles (tout cela par rapport aussi à la philosophie et aux sciences humaines) — nous pouvons diviser cette activité en deux grands courants.

Le premier courant serait constitué par l'activité mentionnée ci-dessus menée et dirigée par les savants et les scientifiques de leur propre initiative (souvent avec le concours de ceux que l'on appelle amateurs et amis de la science). Le second courant serait constitué par la même activité menée par les scientifiques, sur commande d'autres institutions et groupes sociaux — par exemple sur commande de l'État, de l'Église, de la municipalité, de groupes de capitalistes.

On pourrait attribuer analogiquement à ces deux courants toutes les unités d'organisation et les institutions scientifiques. A présent les unités les plus importantes de ce genre appartenant au premier courant sont les sociétés scientifiques; les Universités d'État pouvant servir d'exemple de telles unités pour le second courant.

La division présentée ci-dessus est une abstraction totale et, appliquée aux faits sociaux, elle se montrera souvent floue. Néanmoins l'examen de l'histoire de la science auquel on procéderait en employant cette division peut, à mon avis, mener à des observations intéressantes.

* Exposé présenté au Congrès International de l'Histoire de la Science à Bucarest, le 31 août 1981.

Le premier des deux courants de l'exercice de la science définis ci-dessus peut être identifié, pour des raisons justifiées avec le mouvement scientifique social. Le terme «mouvement scientifique social» est employé aujourd'hui assez souvent, car les problèmes et les phénomènes liés à lui inspirent de l'intérêt. Mais ce terme est souvent employé d'une manière équivoque, et les personnes qui s'en servent ne précisent généralement pas (et peut-être même ne se rendent pas toujours compte) de quoi, proprement dit, elles veulent parler. Notre proposition d'identifier ce premier courant avec le mouvement scientifique social est donc une proposition de ce que les logiciens appellent la définition sous forme de règle de la signification du terme «mouvement scientifique social».

Quant au deuxième courant, on pourrait, dans les pays ayant une structure politique et économique pareille à celle qui existe aujourd'hui en Pologne, l'appeler système de science subventionnée par l'État. Cependant dans les pays ayant des structures différentes et surtout dans ceux où l'activité scientifique est quelquefois sous l'emprise de groupes de capitalistes (comme dans de nombreux pays de l'Europe Occidentale) ou de l'Église (comme cela avait lieu dans le passé) cette appellation serait inadéquate. Renonçons pourtant à chercher un nom adéquat pour ce courant et appellons-le simplement «le deuxième courant».

Pour en finir avec ces considérations terminologiques penchons-nous brièvement sur l'autonomie c'est-à-dire sur l'autogestion des institutions scientifiques. Évidemment toutes les unités du mouvement scientifique social jouissent d'une autogestion. Nous disons «évidemment», car elles en jouissent *ex definitione* — quoiqu'en pratique cette autogestion soit souvent limitée de différentes façons. Mais l'autogestion dans la science est plus largement répandue: il existe des universités d'État autonomes et, en général, il est presque de règle d'attribuer une certaine autogestion, ne fût-ce que très restreinte, aux institutions du deuxième courant. Il serait donc bon de ne pas confondre les notions du mouvement scientifique social et de l'autonomie scientifique — quoique ces phénomènes valent parfois d'être examinés conjointement.

Passons maintenant à la constatation de certaines relations entre ces deux courants.

Remarquons surtout que le premier courant — c'est-à-dire le mouvement scientifique social fut primaire, donc plus ancien que le deuxième courant — secondaire voire dérivé du premier.

Cette constatation peut paraître surprenante à certaines personnes (et notamment aux administrateurs de toute sorte) car il arrive souvent aujourd'hui que le deuxième courant dépasse de beaucoup, à de nombreux égards le premier courant, et le voile:

il fait le gros des recherches scientifiques exigées par l'économie nationale, il consomme le gros des ressources financières destinées par la société pour l'exercice de la science, ce qui pourrait suggérer que le premier courant est en quelque sorte marginal, supplémentaire, moins important.

Le premier courant est antérieur au deuxième surtout dans ce sens que l'activité scientifique (philosophique) la plus ancienne de notre civilisation était entamée et menée par les savants (philosophes) de leur propre initiative et ce n'est qu'ensuite que d'autres — les souverains, les institutions religieuses etc. commencèrent à s'y intéresser et à l'influencer. Les premières institutions scientifiques — il faut considérer comme telles les écoles philosophiques de l'ancienne Grèce — étaient créées aussi par les savants-mêmes et ce n'est que plus tard que l'on les soumettait au pouvoir d'autres organes, ou bien ces organes créaient eux-mêmes, à cet exemple, leurs propres institutions scientifiques (par exemple le musée d'Alexandrie).

Mais l'antériorité du premier courant peut être constatée non seulement dans l'histoire de la science mondiale considérée en bloc mais aussi (à peu d'exceptions près) dans l'histoire de tous les genres et de toutes les tendances de l'activité scientifique et des institutions scientifiques de diverses sortes. Par exemple; c'étaient d'abord les savants (humanistes) eux-mêmes qui inventèrent et créèrent à l'époque de la Renaissance les soi-disant académies dont certaines furent, pour ainsi dire, nationalisées plus tard et qui servirent de modèle pour la fondation de différentes académies royales. On pourrait citer de nombreux exemples de tels événements, également dans l'histoire contemporaine. Ainsi les premières institutions entreprenant la coordination de l'activité scientifique dans le cadre d'un pays entier, formées par exemple en Pologne encore avant la Seconde Guerre mondiale furent l'œuvre du mouvement scientifique social, tandis que d'analogues institutions d'État furent créées, dans cette même Pologne seulement après la Seconde Guerre mondiale.

4

En motivant la thèse sur l'antériorité du mouvement scientifique social par rapport au deuxième courant nous abordons une autre question qui mérite d'être prise en considération. Il s'agira d'une interception continue par le deuxième courant des différents domaines, secteurs et genres d'activité ainsi que des institutions scientifiques (cette tendance étant dominante, ce qui n'exclut pas des changements, quoique sporadiques dans le sens contraire). Ainsi nous avons à faire à une diminution continue de la sphère d'action du mouvement scientifique social causée par le deuxième courant.

Cependant ce mouvement scientifique social, tellement appauvri car évincé de ses anciens domaines, cherche et crée sans cesse de nouveaux terrains pour son action — nouveaux non seulement en ce qui concerne la problématique entamée, mais aussi les méthodes, l'organisation et, en général, le genre d'activité — grâce

à quoi il ne disparaît jamais (quoique de diverses stagnations et crises aient lieu).

En voilà un seul exemple: lorsqu'en Italie au XVII^e siècle les universités (qui n'appartenaient plus, depuis longtemps déjà, au mouvement scientifique social) poursuivaient les travaux sur les sciences humaines inaugurés jadis par les académies, (à l'époque les principales unités de ce mouvement) de nouvelles académies furent créées afin de frayer le chemin aux sciences naturelles expérimentales (Academia dei Lincei créée en 1603 et Academia del Cimento créée en 1657).

5

En se créant toujours de nouveaux domaines, tendances ou genres d'activité scientifique le mouvement scientifique social en crée de même pour toute la science. C'est en cela — semble-t-il — que consiste l'importance de son rôle dans le développement de la science entière; c'est un rôle beaucoup plus important que l'éventuel apport par routine de pierres à l'édifice de la science dont le plan fut dressé depuis longtemps déjà.

Il semble que la principale mission civilisatrice du mouvement scientifique social en comparaison avec le premier courant soit d'aborder, de lancer, voire de réaliser (dans la mesure du possible) des solutions et des tendances différant de celles favorisées par *l'establishment* du moment (sans que sa composition et les classes sociales qu'il représente aient une importance quelconque).

Beaucoup (ou peut-être même la plupart) de ces propositions lancées par le mouvement scientifique social s'avéreront plus tard ratées, ce qui résulte du fait qu'elles n'étaient pas conformes aux besoins sociaux essentiels d'un temps donné. Mais d'autres en revanche deviennent des découvertes de tels besoins — découvertes tout à fait spéciales, car faites en vue de les satisfaire. En principe ce sont de nouveaux besoins sociaux apparaissant par suite du développement continu de la civilisation. Cependant on ne peut juger d'une manière bien fondée si une proposition (ou plutôt une action) du mouvement scientifique social est „objectivement juste” que dans une certaine perspective historique — et il faut en tenir compte (quoiqu'on néglige souvent cela en essayant à la légère de censurer et ensuite de canaliser les initiatives de ce mouvement), car les changements, au cours de l'histoire, des besoins sociaux entraînent des changements des critères selon lesquels on peut estimer les tentatives de satisfaire ces besoins.

Ainsi le mouvement scientifique social joue dans le développement de la science un rôle important qui pourrait être comparé à celui des éclaireurs d'une armée conquérant de nouveaux territoires. Appelons ce rôle initiateur.

Quoique le mouvement scientifique social ne soit pas le seul à remplir ce rôle, l'histoire prouve que ce qui était novateur dans la science, ce qui ouvrait devant elle de nouvelles perspectives, ce qui lui frayait les voies, naissait le plus souvent du mouvement scientifique social et seulement exceptionnellement dans les institutions du deuxième courant.

C'est bien ce qui eut lieu au XV^e siècle quand on commença à étudier le patrimoine antique. Les universités (centres principaux du deuxième courant en ce moment-là) y étaient au début fort défavorables et le mouvement scientifique social créa dans ce but une nouvelle forme d'institution: les académies mentionnées ci-dessus. Un peu plus tard une situation pareille se produisit dans le domaine des études concernant les langues nationales contemporaines, dans celui des études expérimentales dans les sciences naturelles, etc jusqu'à nos jours où l'on pourrait désigner les grandes actions écologistes ou les actions en faveur de la paix intentées précisément de l'initiative du mouvement scientifique social.

Il est particulièrement prédisposé à remplir ce rôle initiateur grâce surtout à son indépendance fondamentale et à sa flexibilité potentielle à l'égard desquelles il ne peut pas être égalé par les institutions du deuxième courant, même celles qui bénéficient d'une large autonomie, toujours garrottées pourtant par des restrictions ou des obligations constantes envers leurs dirigeants.

6

Cela ne veut cependant pas dire que le mouvement scientifique social fût toujours un facteur progressif par rapport au deuxième courant mais seulement que c'est dans ce mouvement que naissent le plus souvent les idées révolutionnant l'exercice de la science. Pourtant il arrive très souvent que de grandes sections tout entières du mouvement scientifique social, sections très novatrices et révolutionnaires dans leurs phases primitives perdent ces traits par la suite, et leurs nombreuses institutions deviennent des bastions du traditionalisme, du conservatisme ou même de la réaction.

C'est justement ce qui advint à la plupart des anciennes académies humanistes italiennes lorsque naquirent à côté d'elles *Accademia degli Umidi* (créée en 1540) et *Accademia della Crusca* (créée en 1582) qui propageaient l'étude de la langue nationale contemporaine et aussi quand naquirent celles, mentionnées déjà, qui frayaient le chemin aux sciences naturelles expérimentales. Les principales sociétés scientifiques polonaises — si novatrices autrefois — devinrent aussi, immédiatement après la Seconde Guerre mondiale c'est-à-dire à l'époque de profonds changements socio-politiques en Pologne, des bastions de la tradition et du conservatisme. En défendant certaines valeurs traditionnelles importantes (surtout l'autonomie de la science) elles s'opposaient à certaines tendances progressistes du gouvernement (le développement de la science et de l'enseignement supérieur, et leur démocratisation).

7

On n'arrive que très rarement à remplir ce rôle initiateur dans le développement de la science sans provoquer un conflit. Il est de règle que la partie du mouvement scientifique social qui, au moment donné, remplit ce rôle, entre en un conflit plus

ou moins grave avec les fractions conservatrices de ce mouvement, ainsi que — je tiens à le souligner particulièrement — avec le deuxième courant et ses dirigeants, parmi eux, avec l'État. Dans ce dernier cas la partie concernée du mouvement scientifique social devient un élément de l'opposition ayant une certaine valeur politique; et dans tous les cas — un élément de ce que l'on pourrait appeler «l'anti-establishment» dans le monde scientifique.

Il semble superflu d'expliquer d'où vient l'opposition à ce qui est nouveau car le problème est évident. Deux autres questions méritent cependant d'être notées:

Premièrement, il n'est nullement pas de règle en cas de controverses entre le mouvement scientifique social et le deuxième courant et ses dirigeants (par exemple l'État) qu'elles soient provoquées par le rôle initiateur de ce mouvement, et, ce qui en résulte, le mouvement n'est pas toujours la partie progressiste dans ces conflits. On peut citer comme exemple d'une situation totalement contraire la divergence, mentionnée ci-dessus, d'opinions concernant le développement et la démocratisation de l'enseignement supérieur en Pologne dans les premières années après la Seconde Guerre mondiale.

Deuxièmement, il faut souligner que les contradictions particulières qui apparaissent de temps en temps entre la partie initiatrice du mouvement scientifique social et le deuxième courant n'excluent ni une collaboration «quotidienne» harmonieuse des deux courants ni une participation du mouvement scientifique social à ce que nous avons appelé l'apport des pierres à l'édifice de la science planifié déjà.

8

Cependant on peut se demander si l'opposition du mouvement scientifique social (ou d'une partie de ce mouvement) au deuxième courant et à ses dirigeants — notamment à l'État, est un phénomène inévitable et si, par conséquent, il doit se produire aussi dans l'avenir ou, au contraire, il existe une possibilité de «surmonter» («supprimer») les contradictions entre ces deux courants dans l'exercice de la science et même de les fusionner en un courant géré uniformément.

Certaines versions de la théorie marxiste du socialisme (ou éventuellement certaines interprétations de cette théorie) semblent particulièrement suggérer une telle possibilité. Elles permettraient de la déduire de la thèse sur la disparition, par suite du développement socialiste, des contradictions entre la société et les différents groupes sociaux d'une part, et l'État socialiste et son administration de l'autre. Il en résulterait que les tendances des différents mouvements sociaux (en particulier du mouvement scientifique social) et celles de l'administration seraient canalisées. Ceci offrirait donc non seulement la perspective d'abolir l'opposition entre les deux courants de l'exercice de la science mais de les fusionner carrément en un courant commun socio-gouvernemental.

De même l'État, dans la politique scientifique menée en Pologne socialiste,

au cours des années passées semblait admettre implicitement une telle perspective. La tendance fondamentale de cette politique fut de mettre à profit tout le potentiel scientifique du pays pour une réalisation efficace des tâches (concernant les recherches, l'enseignement, l'édition et d'autres) qui étaient considérées, au moment donné, comme les plus importantes pour la nation et pour l'État (c'est-à-dire de cet apport, par routine, de pierres à l'édifice de la science) ainsi que d'éliminer tous les conflits qui pourraient troubler la réalisation de ces tâches (ou, simplement dit, de supprimer l'opposition). Dans ce but on essayait de partager rationnellement les différents genres de tâches entre les différents genres d'institutions scientifiques existant dans le pays, en imposant aussi cette réglementation aux institutions du mouvement scientifique social (c'est-à-dire surtout aux sociétés scientifiques). Autrement dit, on leur désignait arbitrairement les tâches qu'elles devaient entreprendre selon la conception de la division du travail dans le cadre de la nation et celles qu'elles ne devaient pas entreprendre comme appartenant, d'après cette division du travail, au domaine de diverses institutions scientifiques d'État (instituts de recherches, écoles supérieures, maisons d'édition et autres); conformément à cette conception (modifiée de diverses façons dans les différentes périodes) les sociétés scientifiques devaient se concentrer notamment sur l'organisation des discussions scientifiques concernant surtout le groupe de problèmes régionaux et sur certains genres de la propagation de la science. On essayait de réaliser cette conception aussi bien par des moyens positifs (subventions tendancielle accordées par l'État aux sociétés scientifiques) que négatifs (restrictions administratives de toutes sortes). Ainsi les unités principales du mouvement scientifique social étaient incorporées, en quelque sorte, dans le système de la science d'État pour en constituer des éléments sous réserve cependant d'une assez importante autonomie. De cette façon on réalisait, dans le domaine de la science, une vision de vie sociale coordonnée au maximum.

9

Cependant cette perspective de supprimer les contradictions entre les deux courants de l'exercice de la science ne résiste pas à la critique à partir de la théorie marxiste même qui considère «la lutte des contradictions» comme force motrice de tout progrès. L'histoire des plusieurs dizaines d'années du développement socialiste de la Pologne ne confirme cette perspective non plus. Les crises sociales des années 1956, 1970, 1976 et 1980 révélèrent évidemment les contradictions entre l'administration de l'État socialiste d'une part et la société et les différents groupes sociaux de l'autre. De même les sociétés scientifiques comme unités du mouvement scientifique social s'opposaient obstinément aux tendances restrictives des organes de l'État, en élargissant constamment les domaines de leur activité au-delà des limites qui leur furent imposées; cela avait lieu surtout immédiatement après les crises. (Cette résistance fut encore renforcée par la tradition du rôle particulièrement im-

portant des sociétés scientifiques en Pologne au temps de la sujétion nationale et par leur attachement à l'autonomie, datant de cette période).

On ne peut dire cependant que la politique de l'État envers le mouvement scientifique social n'ait pas d'influence sur ce mouvement. Tout au contraire, la protection et la surveillance, pendant de nombreuses années, de la part de l'État provoquèrent un dépérissement de son aptitude à critiquer ouvertement et à s'opposer résolument à des initiatives malencontreuses de cette administration dans de différents domaines de l'économie, de la protection de l'environnement, de la vie culturelle etc. Il est vrai qu'une opposition de ce genre existait dans le milieu scientifique mais, selon une opinion assez largement répandue après août 1980, elle fut hautement insuffisante.

10

On peut dire en conclusion que l'opposition, renouvelée sans cesse, au deuxième courant et à ses dirigeants, aujourd'hui surtout au système de la science d'État, ainsi que la possibilité de manifester librement cette opposition semblent une condition indispensable pour que le mouvement scientifique social puisse jouer le rôle initiateur dans l'évolution de la science au cours de l'histoire. C'est pourquoi les tendances — provenant d'une conviction que l'ingérence totale de l'État est indispensable — doivent paraître contradictoires avec la mission mentionnée ci-dessus du mouvement scientifique social, donc avec l'intérêt «stratégique» (et pas seulement immédiat) de la science. Ces tendances consisteraient à «coordonner», sous les auspices des organes de l'État, toute l'activité scientifique dans un pays donné, à la soumettre à une direction uniforme et à assigner aux institutions du mouvement scientifique social, les tâches et les sens du développement «dans le cadre» des conceptions fonctionnelles et structurelles, des plans et des programmes nationaux. De plus ce sont des tentatives non seulement nuisibles mais aussi irréalisables car négligeant les principaux mécanismes du développement de la science, et pour cela inefficaces à la longue, c'est-à-dire vouées à l'échec.

On peut supposer cependant que si, dans un pays, les autorités arrivaient à «apprivoiser» et à dominer le mouvement scientifique social pour de bon (ou plutôt pour longtemps) en lui ôtant son indépendance et sa spontanéité et en le privant de la possibilité d'organiser cet «anti-establishment scientifique» — dans ce pays-ci la science aurait perdu un facteur indispensable et immanent de son développement. Elle pourrait probablement poursuivre avec succès des recherches pendant un certain temps mais plus tard elle serait condamnée à une stagnation ou bien à une imitation tardive des actions innovatrices de la science dans ces pays où le mouvement scientifique social resterait vivant et indépendant.